



LE

ROSAIRE



SOMMAIRE

NOVEMBRE 1903



GRAVURE :

Le Bx Albert le Grand

TEXTE :

Un passionné de la Croix ; le Père
Lacordaire. . *Fr A. Vuillemet, O.P.*

Pie X et l'Immaculée Conception

Du bonheur d'être jeune
R. P. Guillermin, O. P.

La bonté de S. Martin. . *R.P. Janvier, O.P.*

Le Bx Albert le Grand et la T. S. Vierge. *A. V.*

Chronique ; Pie X et l'Ordre de St-Dominique

Nouvelles de l'Ordre—Nos Morts—Calendrier.

BANQUE "EASTERN TOWNSHIPS"



Capital : \$2,000,000.

Réserve : \$1,200,000

Bureau Chef :
SHERBROOKE

Wm. Farwell, Président.,
J. MacKinnon, Gér. Gén.,
S. F. Morey, Inspecteur.

SUCCURSALES :—PROVINCE DE QUEBEC

Sherbrooke,
Cowansville,
Bedford,
Windsor Mills,

Montréal,
Coaticook,
Huntingdon,
Sutton,

Rock Island,
Richmond,
Magog,
St Jean.

Waterloo,
Granby,
Ormstown,

COLOMBIE ANGLAISE :

Grand Forks,

Phoenix.

ST-HYACINTHE, QUE., J. Laframboise, Gerant.

L. A. BRETON, T.J. BOURGEOIS

—MARCHAND DE—

THÉ ET CAFÉ

AUSSI :

Vaisselle, Verreries, Ustensiles
de Cuisine.

Prix spéciaux aux membres
du Clergé et aux Communau-
tés.

Rue Cascades, ST-HYACINTHE

T.J. BOURGEOIS

Marchand de

POISSON.

(Gros et Détail)

ST-HYACINTHE.

TÉLÉPHONE 17.

L. N. TRUDEAU,
DENTISTE

No. 102 RUE MONDOR....

ST-HYACINTHE

Dentiers de toutes sortes faits sur commande.

Téléphone 279.

LE ROSAIRE

VOL. IX NO 11. NOVEMBRE 1903.

ABONNEMENT \$1.00 PAR AN

UN PASSIONNÉ DE LA CROIX

LE PÈRE LACORDAIRE

LE titre même de notre article paraîtra peut-être quelque peu étrange à un grand nombre de nos lecteurs. En effet, du Père Lacordaire, on connaît surtout la vie publique. Les mystères de sa vie intérieure, dévoilés avec tant de discrétion par son biographe, le Père Chocarne, échappent à la foule. C'est pourquoi, afin de de mettre dans toute sa lumière cette belle figure du grand moine du XIX^{ème} siècle, nous voudrions montrer jusqu'à quel héroïsme le Père Lacordaire a poussé l'amour de la Croix, et comment cette divine passion de la souffrance a fait de lui, un saint et un martyr.

Peu de jours après sa résurrection, Notre-Seigneur apparut à quelques disciples, sur le rivage du lac de Tibériade. Après avoir mangé avec eux du fruit de leur pêche, Jésus regardant avec tendresse l'apôtre qui l'avait renié trois fois, lui dit : "Simon fils de Jonas, m'aimes-tu plus que ceux-ci" ? Oui, Seigneur, vous savez bien que je vous aime, répond l'apôtre tout tremblant. Et Jésus lui dit : "Pais mes agneaux". Le Maître, une deuxième puis une troisième fois renouvela sa question : "Simon, m'aimes-tu", Pierre contristé fit alors cette réponse qui respire un amour et une confiance sans bornes : "Seigneur, vous qui connaissez toutes choses, vous savez bien que je vous aime". Et le Christ lui confia les brebis.

Cette même question, le Sauveur la pose à chacune des âmes qu'il appelle à son service. Cette voix de Dieu, le Père Lacordaire l'a entendue.

Lui aussi, comme les disciples, il était sur la mer du monde. Sa barque, emportée par le vent puissant d'une ardente jeunesse, voguait à pleine voiles. Il jetait son filet, mais en vain, car il ne trouvait pas ce que cherchait son âme. Il avait vingt ans, l'âge cependant des illusions fécondes et des saints enthousiasmes, et malgré cela, il était rassasié de tout sans avoir encore rien connu. "Ah ! s'écriait-il, dans l'angoisse de son cœur, si l'on savait combien je suis triste !" Son âme était vide, il voulait la remplir. Et le voilà qui demande à tout ce qui est vague et incertain, aux nuages du soir, aux vents de l'automne, aux feuilles tombées des bois, une impression qui le remplisse en le navrant. C'est inutile. Les nuages passent, les vents se taisent, les feuilles se décolorent et se dessèchent, sans lui dire pourquoi il souffre. Tout n'est pour lui que désenchantement.

Au milieu de ce désert que Dieu s'est plu à faire autour de lui, Lacordaire se croit bien seul. Mais Jésus qui veut son âme se tient là tout près, le regardant et le laissant souffrir. Il attend qu'un cri d'appel s'échappe de son cœur. Et un jour, où la tristesse s'était faite plus noire, où la solitude était devenue plus effrayante, de cette âme torturée, jaillit ce cri du prophète : O mon âme, pourquoi es-tu triste et pourquoi te troubles-tu ? Espère en Dieu. Alors Jésus s'approche, et d'une voix plus douce que la brise du soir, qui au beau jour de l'Eden caressait le front resplendissant de pureté de nos premiers parents, il lui dit : "Henri Lacordaire m'aimes-tu". Après un instant d'hésitation du fond de cette âme, hier encore agitée par l'erreur sort cet aveu ; "Mais, Seigneur, vous savez bien que je veux vous aimer." Eh bien lui dit Jésus, si tu m'aimes, deviens mon serviteur, deviens mon prêtre. Plusieurs années se passent avant que le Maître lui pose comme à Pierre, la suprême question. Ce jour arrive, et Jésus lui demande de prendre sa croix et de le suivre sur le chemin du Calvaire.

A cet appel de Dieu, aussitôt, le Père Lacordaire a senti naître en lui un immense attrait qui a séduit son âme et l'a remplie. Ce n'était pas un attrait vague, comme on en rencontre chez beaucoup de chrétiens, un instinct vulgaire et banal à force d'être languissant, mais c'é-

tait un instinct vivace et robuste comme sa nature, une véritable passion.

Il est des âmes molles, sans résistance, que le premier venu peut modeler à son gré. Pour celles-là, suivre Jésus-Christ, est chose facile, car elles ne se sentiront jamais obligées à beaucoup de sacrifices. "Mais pour des natures vives, soudaines, fières et riches, que de difficultés. Que de difficultés, pour mettre sous le joug de Dieu, leur âme indépendante, sans frein, frémissante comme un cheval sauvage, qui ne veut d'aucun maître. Que de difficultés, pour vaincre leur nature passionnée. Aussi regarder une de ces âmes voulant suivre son attrait vers les choses éternelles, c'est se donner la joie d'assister à de rudes et sanglants combats ; car avant que la chair domptée reconnaisse celui en qui elle doit tressaillir et dont elle doit porter les sacrés stigmates, avant que l'âme désillusionnée de sa folle grandeur et honteuse de son égoïsme, s'élève et se dilate en Dieu, à quelles luttes ne devra-t-elle pas dépenser ses forces".—Assister au triomphe de Dieu dans cette âme, c'est être le témoin d'une grande victoire. Contempler le Père Lacordaire, luttant pour établir le règne de Dieu en lui, c'est se donner la joie d'un tel spectacle.

Par certains côtés, la vie mystique, au moins à ses débuts, ressemble à l'art de la guerre. Son but, en effet, est d'établir le règne de Dieu dans nos âmes. Or, pour régner, il faut la paix ; pour avoir la paix, quand on est entouré d'ennemis, il faut faire la guerre, afin de leur imposer silence.

Les ennemis du règne pacifique de Dieu en nous, toutes les âmes les connaissent.

C'est d'abord l'orgueil, l'esprit d'indépendance.

L'orgueil est un amour injuste de notre propre élévation, en dépit de tout, mais surtout de Dieu ; car il nous éloigne de Dieu et veut nous rendre indépendants de Lui. L'orgueilleux oublie qu'il tient tout de son Créateur. Il méconnaît la Providence, et veut être à lui seul la règle de ses pensées, de toute sa vie.

S'il est facile d'être orgueilleux, même pour des âmes vulgaires, que la nature semble avoir négligées dans la

distribution de ses dons, combien alors l'orgueil n'aura-t-il pas de prise sur celles qui, au contraire, ont été, en quelque sorte, accablées de toutes les faveurs. Le Père Lacordaire était de ce nombre. Il était doué d'une intelligence d'élite; il avait le génie de l'éloquence, il était beau, bien fait, il avait un cœur aimant et généreux. Facilement le Père Lacordaire eut pu devenir un orgueilleux. Et alors, que fut-il advenu de lui, s'il avait laissé emporter son âme par ce souffle brûlant et aride.

Lisez ses lettres admirables, et à chaque instant vous trouverez des phrases qui trahissent les angoisses de son âme et vous apprendront que s'il est un danger dont le Père Lacordaire a eu peur, c'est bien l'orgueil : Il craignait que le diable n'entre en lui, sous la peau du succès. Et ce succès le poursuivait partout. Est-il un homme en notre siècle qui en ait eu de plus populaires, de plus enthousiastes, de plus durables. Aussi ne sommes-nous pas étonnés de constater que le Père Lacordaire qui avant tout voulait être à son Dieu, ait travaillé sans relâche, pour se mettre à l'abri de tout ce qui passionne et enivre.

Le Père Lacordaire a été un grand humble. Il a eu au cœur un amour ardent pour cette humilité, qui ne consiste pas à cacher ses talents et ses vertus et à se croire pire et plus médiocre qu'on ne l'est, mais à connaître clairement tout ce qui nous manque et à regarder tout ce que nous possédons comme des dons gratuits de Dieu.

Que quelqu'un connaisse le bien qui est en lui et qu'il l'approuve non seulement ce n'est pas une faute, mais le méconnaître, quand la gloire de Dieu et le salut du prochain sont en cause, peut devenir un crime. C'est ce qui explique pourquoi le Père Lacordaire, malgré la grande répugnance qu'il avait pour les honneurs du monde, ne les a jamais refusés. Toujours il les a reçus, non pour lui, mais pour la gloire de la cause qu'il défendait. Son mérite a été de les accepter, et en les possédant de ne point se laisser éblouir, mais de les dominer.

Ah ! les Pharisiens qui ont accusé le Père Lacordaire d'avoir couru après les honneurs et les applaudissements, connaissaient bien peu sa vie intime !

Etre supérieur aux honneurs, aimer l'humilité, la pratiquer dans le fond de son âme, ne pouvait suffire à la

nature ardente et généreuse du Père Lacordaire. C'est pourquoi s'il a aimé l'humilité, il a eu la passion des humiliations. Aussi, après s'être humilié devant Dieu, il a voulu s'humilier devant les hommes.

Alors rien de plus ordinaire que de voir le Père Lacordaire s'abaisser jusqu'à enlever les balayures laissées devant les cellules ; mettre de l'ordre et de la propreté partout. Souvent, surtout aux débuts des fondations, alors que le service n'était encore qu'imparfaitement organisé, il se rendait à la cuisine, mettait un linge devant lui et aidait le frère cuisinier. Fréquemment, après de grandes promenades d'hiver, dans les sentiers boueux de la Bourgogne ou du Dauphiné, on l'a vu, se mettre à genoux devant ses religieux, et armé de brosses et de cirage, se faire gaiement leur "décrotteur", puis à l'exemple du divin Maître, leur laver les pieds. Qui n'a lu l'émouvant récit de la rencontre du saint curé d'Ars et du P. Lacordaire. Cette sorte de combat pour savoir lequel des deux recevrait la bénédiction de l'autre. Finalement, le moine triomphant se jette à deux genoux devant le pauvre curé ; puis nos deux saints s'embrassent ensuite avec effusion, les larmes aux yeux.



Le P. Lacordaire a terrassé par une lutte de chaque jour, ce premier ennemi du règne de Dieu en nous : l'orgueil. Mais là ne se termine pas le combat, il faut encore guerroyer contre cette autre puissance hostile : *notre chair avec ses instincts serviles et ses dévorantes passions.*

L'attrait vers les choses éternelles suppose que notre âme est libre. Libre de ces affections trop vives et trop tendres qui remplissent notre cœur d'un objet créé, au contact duquel nos forces languissent au lieu de s'élever jusqu'à Dieu, libre de ces chaînes que forgent les exigences des sens.

Si tous nous ressentons ces mouvements violents qui nous emportent loin de Dieu, avec quelle impétuosité n'entraînent-ils pas les tempéraments vigoureux.

Nous savons combien riche était la nature du Père Lacordaire. Aussi pour soumettre sa volonté avide de liberté, pour dompter son cœur et sa chair, devra-t-il livrer de terribles combats.

D'emblée, le P. Lacordaire a compris que pour réunir et remettre en harmonie toutes les parties divisées de notre être, pour calmer toutes ses révoltes et rendre à notre âme la tranquillité que le péché lui a enlevée, il ne devait pas s'attarder à de petits moyens, mais devait recourir à l'arme toute puissante de la mortification.

Se mortifier, c'est se faire mourir, c'est séparer volontairement son âme des appétits déréglés du corps, c'est opposer à la nature corrompue un refus formel, une résistance habituelle à ses mouvements. C'est, en un mot, ajuster tous ses membres à la mesure de la croix, pour ne plus les laisser se mouvoir que selon l'esprit du Christ Jésus.

Eh bien, le P. Lacordaire a été un grand mortifié.

Il s'est mortifié en observant fidèlement la règle dominicaine dont il avait si généreusement chargé ses épaules, en allant au devant des sacrifices de la plus rude et de la plus austère des pauvretés. Il faut lire les récits de la fondation du couvent de Flavigny, pour savoir que cette pauvreté n'était pas un vain mot, mais qu'elle était bien souvent, pour le restaurateur des frères-prêcheurs et ses premiers disciples, une angoissante réalité.

Les contemporains du P. Lacordaire se plaisent à redire quel charme de douce modestie s'échappait de toute sa personne. Il marchait toujours les yeux baissés, à tel point qu'un jour un de ses novices avouait ingénieusement n'avoir pas encore vu la couleur de ses yeux. Pendant de longues années il prit d'énergiques moyens pour corriger sa nature prompt à s'émouvoir au plus léger mouvement de contrainte. Il demandait à un religieux de venir frapper souvent à sa porte, et l'obligeait de le reprendre, s'il avait remarqué un peu d'impatience sur son visage. Mortifié dans sa tenue extérieure, il l'a été encore et surtout dans son cœur. Lui si aimant, il avait compris combien les tendres paroles endorment notre cœur et amolissent nos affections. Aussi quelle réserve dans ses relations, c'est presque de la froideur. Il faudrait pour avoir une idée un peu complète des moyens employés par le P. Lacordaire pour réduire en servitude son pauvre corps, essayer de pénétrer dans le mystère de ses pénitences sanglantes, nous le ferons plus loin en montrant comment l'a-

mour de la Croix, poussé jusqu'à de sublimes excès, a fait de lui un martyr.

L'humilité et la pénitence, telles sont les deux ailes puissantes qui ont emporté le P. Lacordaire sur ces sommets, où nous aimons à contempler sa vie. Voilà ce qui pour une large part, a contribué à le faire si grand que notre amour filial veut voir en lui un émule des saints. En effet c'est bien l'humilité et la pénitence qui ont mis son être tout entier sous la main de Dieu.

Dieu régnait en maître sur cette belle intelligence. Nous connaissons l'admirable simplicité de sa foi, sa soumission parfaite à la divine Providence. Que Dieu fasse entendre sa voix dans l'intime de sa conscience, toujours elle le trouve docile. Peu importe où elle le pousse, jamais il n'hésite, dût cette voix l'engager jusqu'au cou dans les sentiers du sacrifice. Dieu parle-t-il par le ministère de son Eglise, c'est la même simplicité dans l'obéissance, dut-il pour cela rompre avec tout son passé, faire saigner son cœur en lui immolant ses vieilles amitiés; toujours il s'incline devant la suprême majesté du successeur de Pierre. Ses supérieurs lui commandent-ils, c'est la même docilité, il obéit quand bien même il serait obligé de renoncer à ses manières de voir. Allant plus loin, avec joie il soumet son jugement à celui de ses inférieurs, quelques fois même à celui de petits novices.

Qu'il est beau alors, notre Père Lacordaire ! plus il s'abaisse plus il grandit aux yeux de Dieu, et c'est dans la poussière de ses abaissements que les générations reconnaissantes iront un jour le chercher pour l'exalter comme un ami de Dieu.

C'est l'humilité qui a fait monter le P. Lacordaire jusqu'à cette montagne où Dieu habite, mais c'est la mortification qui a dessillé ses yeux et le sa rendus limpides pour la contemplation de l'Eternelle Vérité. La mortification, en effet, nous fait acquérir cette pureté qui nous fait vivre dans une chair corruptible à la manière des esprits célestes. C'est elle qui a fait du P. Lacordaire, suivant l'expression même des contemporains, un ange vivant sur la terre.

Comme les anges voient toujours Dieu, ainsi son âme paraissait constamment préoccupée des choses d'en haut.

Il voyait Dieu partout, non seulement dans les mystères de la foi qui nous révèlent les secrets de sa vie, mais aussi dans le livre ouvert du monde où sont écrites ses infinies perfections.

Ceux qui l'ont vu racontent avec enthousiasme que quelque chose de divin s'échappait de toute sa personne, et combien la sereine splendeur de son visage, expression fidèle de son âme, attirait et charmait. Et ils ajoutent qu'on ne pouvait pas l'écouter ni l'approcher sans se sentir meilleur et plus près du bon Dieu, sans que des lèvres s'échappe cet aveu : *c'est un saint*.

J'ai connu un vieux président de tribunal qui m'a raconté bien des fois et toujours avec une émotion nouvelle, qu'étant étudiant en droit à Paris, il avait couru, comme toute la jeunesse des écoles, aux conférences que le P. Lacordaire donnait pendant un avent dans l'église des Carmes. J'étais entré dans cette chapelle païen et moins encore que cela, me disait-il les larmes aux yeux. Eh bien, en voyant le P. Lacordaire en chaire, faire un signe de Croix, comme le Christ lui-même l'aurait fait, lorsque je l'ai entendu prononcer ces paroles : *Sit nomen Domini benedictum*, un frisson a parcouru mon être tout entier, j'étais remué jusque dans le fond de mon âme, j'étais converti. Le lendemain j'allai me jeter à ses pieds, lui faire l'aveu de mes fautes, aussi facilement que je l'aurais fait devant Dieu. Cette vision de la sainteté, ajoutait-il, je l'ai là, encore présente sous mes yeux, et elle a toujours été l'ange gardien de ma vie.

FR. A. VUILLERMET, O. P.

(à suivre)

— o —

Pie X et l'Immaculée Conception

Nous sommes heureux de communiquer à nos lecteurs la lettre que S. S. le Pape Pie X. vient d'adresser aux Cardinaux, nommés par Léon XIII, membres de la commission du cinquantenaire de l'Immaculée Conception.

A Nos chers Fils, Vincent cardinal Vannutelli, Mariano cardinal Rampolla del Tindaro, Dominique cardinal Ferrata, Joseph Calasanz cardinal Vivès.

Messieurs les cardinaux,

S'il est de notre devoir de faire trésor, en toutes choses, des documents et des exemples laissés par Notre auguste prédécesseur Léon XIII, de sainte mémoire, Nous le devons d'une façon spéciale en ces choses qui ont pour but l'augmentation de la foi et la sainteté des mœurs. Or, le vénéré Pontife, à l'occasion du cinquantenaire de la définition dogmatique de l'Immaculée-Conception de la très sainte Vierge, accédant au désir des fidèles du monde entier, que cet anniversaire fût célébré avec une solennité extraordinaire, avait nommé, au mois de mai dernier, une commission cardinalice chargée d'ordonner et de diriger les préparatifs opportuns pour commémorer dignement cet événement remarquable. Nous, pressé des mêmes sentiments de dévotion pour la très sainte Vierge et persuadé que dans les vicissitudes douloureuses des temps que Nous traversons, il ne Nous reste plus d'autres soutiens que ceux du ciel, et, entre autres, la puissante intercession de cette Vierge bénie qui fut en tout temps le secours des chrétiens, Nous vous confirmons, messieurs les cardinaux, comme membres de cette commission ; bien certain que vos sollicitudes seront couronnées des succès les plus splendides, avec l'aide aussi de ces hommes excellents, qui, à tant d'autres mérites, sont bien heureux d'ajouter encore celui de se mettre entièrement à votre disposition pour exécuter avec fidélité vos décisions.

Veuille le Seigneur, en cette année jubilaire, exaucer les prières que lui adressent les fidèles par l'intercession de la Vierge immaculée, appelée par la très auguste Trinité à participer à tous les mystères de la miséricorde et de l'amour et constituée la dispensatrice de toutes les grâces.

C'est dans ce cher espoir que Nous vous accordons bien du cœur, messieurs les cardinaux, la bénédiction apostolique.

Du Vatican, le 8 septembre 1903.

PIE X, PAPE.

Du bonheur d'être jeune

(Suite et fin)

VOTRE premier devoir, parce que c'est le premier besoin et la première aptitude de votre esprit, c'est de recueillir, d'amasser des connaissances variées et nombreuses. Les sciences comme les vertus s'enchaînent et s'entraident mutuellement. C'était le conseil donné déjà par saint Thomas à un jeune étudiant qui l'avait consulté : "Tirez au clair tous vos doutes, lui disait-il, entassez dans votre esprit le plus de connaissances possible, remplissez votre vase jusqu'aux bords".

Cicéron exigeait que l'orateur, avant d'aborder le forum, ait tout étudié, tout connu, ou du moins tout effleuré, et qu'aucune science ne lui soit tout à fait étrangère. Il ne doit, ajoutait-il, appliquer son intelligence à quelque profession particulière qu'après l'avoir étendue et fortifiée par une culture générale, de même qu'on n'en sème la terre qu'après l'avoir tournée et retournée plusieurs fois.

C'était aussi, suivant M. Gaston Boissier, la pensée de Tacite, lequel, dans son *Dialogue sur les orateurs*, fait dire à Messalla que l'orateur comme le soldat ne doit marcher au combat qu'armé de toutes pièces, et que c'est grâce à cette érudition étendue, à cette variété d'études que s'élançe et déborde comme un fleuve, l'éloquence vraiment digne d'être admirée :

Or, cette nécessité de connaître beaucoup est plus urgente encore aujourd'hui où la presse vulgarise des notions de toutes sortes auxquelles on ne saurait être étranger. Sans cesse s'élargit le domaine des sciences naturelles, de l'histoire, de la critique sous toutes ses formes ; il faut toujours étendre et pour ainsi dire toujours renouveler ses connaissances. Peut-être un jour viendra où l'homme, fatigué de courir après de nouvelles découvertes, sentira le besoin de se reposer pour classer, émonder, simplifier, unifier sa science. Mais cette heure n'est pas venue. Il nous faut marcher avec notre temps et ajouter toujours à notre savoir.

Est-ce à dire qu'il faille tout lire et tout étudier avec une égale attention, et que l'on doive aspirer au savoir universel ? Evidemment non. En voulant embrasser un trop grand nombre de sciences, on s'exposerait le plus souvent à n'en posséder aucune à fond. S'il est bon de voyager en divers pays, c'est à la condition d'avoir une patrie et dans cette patrie une maison où l'on puisse demeurer. Entre les diverses notions dont vous aurez orné votre esprit, il faut vous orienter vers un but déterminé et vous choisir une spécialité autour de laquelle vous ferez converger, vous coordonnerez toutes vos connaissances.

Se spécialiser, c'est là un point souverainement important et aussi extrêmement délicat. Il y a des carrières, des vocations dans l'ordre intellectuel, comme il y en a dans l'ordre social. Généralement, l'on n'en peut fournir plusieurs à la fois ; il faut choisir une voie déterminée, et la jeunesse est précisément le temps où l'on doit faire ce choix. Sans doute, il faut se garder d'un empressement irréfléchi dont on pourrait avoir plus tard à se repentir ; mais il ne faut pas non plus, comme il arrive à plusieurs, sous prétexte de ne point se décider à la légère, ne jamais se fixer à rien

Comment vous y prendre pour diriger votre choix ? Vous vous consulterez vous-mêmes ; vous examinerez vos attraits et vos aptitudes. Si vous en avez d'à peu près égales pour divers genres d'études, vous inclinerez de préférence vers celle qui paraîtra répondre à un besoin plus urgent des âmes, mieux servir les intérêts de la sainte Eglise et devoir exercer dans la société une plus salutaire influence. Mais, en aucun cas, vous n'arrêterez définitivement votre choix avant d'avoir consulté quelque homme éclairé et désintéressé, aux vues larges et de sens pratique ; car c'est ici surtout qu'il faut suivre le conseil du sage *Ne inntaris prudentiæ tuæ.*

Votre choix fait, marchez résolument devant vous sans vous laisser distraire par les séductions de droite ou de gauche, et persévérez jusqu'au bout, malgré les difficultés de la situation, malgré les âpretés du labeur entrepris. Si Magellan s'était laissé effrayer par la barrière qu'à chaque instant la Terre de feu semblait dresser infranchissa-

ble devant lui, il n'eût pas ouvert aux navigateurs la route par l'ouest, de l'Océan Pacifique.

Enfin, un autre devoir de la jeunesse studieuse—et ce sera ma dernière recommandation—c'est de produire et de communiquer sa science. Je sais bien que "tout établissement vient tard et dure peu", et que les ouvrages de jeunesse parviennent rarement à la postérité. Je sais bien aussi que la modestie convient très spécialement aux jeunes, et que, à vouloir trop tôt percer et se faire un nom, on s'expose souvent à perdre pour longtemps tout crédit.

Mais autre chose est produire, autre chose se produire. Aimez fort peu ou plutôt répugnez beaucoup à vous produire, et méfiez-vous de l'empressement à vous signaler à l'attention publique. C'est un effet de la vanité, et la vanité, est tôt ou tard punie et conduit toujours à quelque sottise.

Toutefois, n'attendez pas pour commencer à livrer au public quelque produit de vos labeurs que la jeunesse soit passée. Pour affronter les premiers chocs de l'opinion en lui livrant sa pensée par la parole publique ou par la presse, il faut une certaine audace que l'on ne retrouve pas dans un âge plus avancé. Qui tarde trop à écrire n'écrira guère jamais.

Du reste, tout art ne se perfectionne que lentement et par l'exercice. Il faut se résoudre à commencer par l'imperfection, et mieux vaut ne pas trop retarder les inévitables gaucheries du début puisqu'on ne peut s'en corriger qu'en s'y exposant. Je me rappelle la réflexion de l'un de nos Pères, un vieux praticien de la chaire : "Je voudrais bien, disait-il, commencer mes carêmes par mon second ou troisième sermon ; mais je n'ai pas encore pu trouver le moyen de commencer autrement que par le premier où je suis toujours le plus entrepris". Qu'eût-il gagné, je vous le demande, à renvoyer jusqu'à la quatrième semaine de carême l'ouverture de la station ?

Et puis, vous avez besoin de stimulant au travail. Or, l'un des plus efficaces est l'engagement que l'on a en quelque sorte contracté avec le public quand on a pris part à la lutte intellectuelle, quand on a jeté dans la mêlée quelque idée qui aura été plus ou moins critiquée ou approuvée, et que l'on sera comme obligé de défendre ou de corriger,

d'éclaircir ou de développer. M. de Belcastel, désiran publier un ouvrage sur les questions politiques qui agitaient notre pays il y a une vingtaine d'années, me disait un jour : "Je viens de donner un article à une Revue afin de m'obliger à composer l'ouvrage que j'ai en tête et que je diffère toujours de mettre sur le métier. Comme cela, me voilà engagé, il n'y a plus moyen de reculer..."

Enfin jeunes gens, il est une réflexion que je dois exprimer, quelque humiliation qu'en ressente notre amour-propre et malgré les préjugés qui ont généralement cours dans notre société égalitaire si envieuse de la gloire qui échoit aux talents supérieurs, malgré aussi les sottes conséquences qu'en pourrait tirer quelque jeune prétentieux. Généralement, l'homme a donné la mesure de sa valeur intellectuelle à trente-cinq ans. Passé cette âge, on pourra bien encore mûrir et perfectionner son talent, l'on n'ajoutera plus à sa taille. C'est bien ce que confirme l'histoire. Les conquérants, les artistes, les savants, tous les génies, sauf de très rares exceptions, avaient à cet âge-là frappé ou fait pressentir leurs grands coups. On peut en dire autant des écrivains. C'est Daudet, je crois, qui l'a affirmé : "A quarante ans, on est achevé d'imprimer. Des feuillets peuvent s'ajouter au volume ; ils ajoutent peu au texte même". Quarante ans ! c'est à peine le terme de la jeunesse.

A l'œuvre donc, jeunes gens, et sans retard. Aujourd'hui même *Hodierno manum injice*. (Sénèque, *Lettre 1*.)

A l'œuvre et garde à vous ! Les instants de la jeunesse sont comptés, et si vous n'exercez pas une vigilance très attentive, vous courez le danger de n'en utiliser qu'un très petit nombre. C'est le grave Sénèque qui vous en avertit : *Quædam eripiuntur*, il y en a qui vous seront arrachés malgré vous ; d'autres vous seront furtivement dérobés, *quædam subducuntur* ; beaucoup vous glisseront entre les mains sans que vous sachiez comment, *quædam effluunt*. Quelle honte ne serait-ce pas si à toutes ces pertes vous alliez en ajouter d'autres par négligence et par paresse ? *Turpissima jactura est quæ fit per negligentiam*. (Ibid.)

Cette honte, vous ne vous l'infligerez pas, jeunes hommes et chers étudiants d'hier et d'aujourd'hui.

Bien au contraire, vous suivrez le conseil de l'Écclésiastique (XIV, 14) *non defrauderis a die bono et particula boni doni non te prætereat*. Vous défendrez contre l'ennemi toutes vos heures, vous ne vous en laisserez ravir aucune parcelle, vous les remplirez d'utiles et sérieux travaux capables d'orner votre esprit, d'enrichir le patrimoine social de la vérité. Par là vous ajouterez devant les hommes à votre gloire et, ce qui vaut mieux encore, vous acquerrez devant Dieu le droit de chanter éternellement, dans la claire vision de l'essentielle Vérité, le cantique—auquel, ce jour-là, vous nous permettrez bien de nous associer—*O fortunatos nimium . juvenes !*

R. P. GUILLERMIN, O. P.

— o —

La Bonté de Saint Martin

Quand on veut gagner un peuple à son idée, on doit d'abord le gagner à sa personne. L'élite des esprits sépare facilement, en effet, le docteur et la doctrine ; la multitude est incapable de cette distinction. Elle est hostile à l'Évangile dont l'apôtre lui est odieux ou indifférent, et elle n'accorde son attention au premier qu'après avoir donné sa sympathie au second.

Par conséquent, pour conquérir la Gaule à sa foi, saint Martin avait à la conquérir à sa personne ; mais c'est par la bonté que l'on gagne les hommes, la bonté étant en nous ce qu'il y a de plus séduisant et de plus divin. On résiste à l'ascendant du génie, on se révolte contre l'autorité ; la force n'a raison que des timides, la prudence n'en impose qu'aux politiques, la bonté triomphe de tous.

La raison de cet empire, la voici. Nous sentant pauvres, nous sommes avides de recevoir et nous nous attachons instinctivement à ceux qui peuvent nous enrichir en nous donnant. Or le propre des êtres bons, c'est de donner, de donner sans compter, de donner sans demander,

de donner tout ce qu'il possèdent, et, quand ils n'ont plus rien, de se donner eux-mêmes. La bonté de saint Martin, voilà l'explication de sa popularité immortelle.

Que vous en dirai-je après avoir entendu le plus tendre de ses disciples et le plus illustre de ses biographes s'écrier, impuissant et découragé : *O virum ineffabilem pietate, misericordia, charitate !* O homme ineffable par sa piété, sa miséricorde, sa charité ! (Ce sont dans l'Évangile les noms de la bonté.) Les discours expliqueront, plus ou moins peut-être, les actes extérieurs de sa vie, aucune parole humaine ne saurait faire comprendre la vie intérieure de son cœur (1.)

Un mot pourtant de cet historien me semble exprimer la vérité d'une façon saisissante. Encore moine de Ligugé, Martin est devant le cadavre d'un catéchumène mort avant d'avoir reçu le baptême. Le saint s'émeut, pleure, sanglote, et soudain son âme s'ouvre, se dilate, s'agrandit et laisse entrer en elle l'Esprit-Saint tout entier, l'Esprit-Saint qui est en Dieu l'amour substantiel et la bonté infinie : *Tunc vero spiritum sanctum tota mente concipiens* (2.)

Voilà la parole qui nous éclairera dans le chemin. Martin est plein de la bonté de Dieu ; sous sa poitrine frémissante, on sentira le cœur de Dieu.

En Dieu, en effet, la bonté est contemporaine de l'être. Dès qu'il existe, il est bon ; et comme il existe de toute éternité, de toute éternité il est bon. Et sa bonté comme sa vie, étant un acte pur, ne s'endort jamais. A chaque instant active et vigilante, elle verse dans le sein des créatures les trésors d'être et d'activité qui sont leur gloire et leur fortune. A coup sûr, dans notre saint, la bonté comme l'existence a commencé ; mais, quand Martin paraît, on touche immédiatement les actes et les manifestations de sa bonté.

Il est à l'heure où l'âme pleine de désirs attire tout à elle pour élargir le rayon de son bonheur ; on ne parle ni de son apostolat, ni de ses miracles ; il n'est encore ni évêque, ni prêtre, ni moine, ni même chrétien : vous le trou-

(1) Sulpice Sévère, *Vita et Epist.*, II.

(2) Sulpice Sévère, *Vita S. Martini*.

verez déjà partageant son pain avec son serviteur, portant les fardeaux de ceux qui succombent, nourrissant ceux qui ont faim, vêtant ceux qui sont nus. Insouciant du lendemain, il distribue sa solde à mesure qu'il la reçoit, pratique l'Évangile avant d'avoir reçu le baptême, et au misérable qui meurt de froid à la porte d'Amiens, donne son manteau après avoir déjà donné sa tunique, tant sa bonté est précoce et jaillit de la nature avant de jaillir de la grâce.

Et cette bonté veille toujours. Je vous défie de la trouver distraite ou inactive. Voyez-vous une ombre se hâter à travers les rues et les places de la cité, s'agenouiller sur un seuil ensanglanté, remplir la nuit de l'éclat de ses prières et des sanglots ? C'est Martin qui attend et qui heurte à la porte d'Avicien, le gouverneur de Tours, pour arracher à celui-ci des captifs condamnés à mourir.

Le peuple est réuni dans la basilique de Saint-Lidoire ; les clercs sont prêts, et le pontife va monter à l'autel. Soudain un pauvre se présente, se plaint avec insolence de n'avoir reçu ni le vêtement ni le secours qu'on lui avait promis. Martin s'émeut, laisse attendre le peuple, s'impatienter les clercs, et, avant l'acte auguste du sacrifice, fait passer l'œuvre de la miséricorde et de la bonté.

Martin va mourir, on peut bien vivre pour soi son dernier instant ! Oh ! mon Dieu, si, malgré les distractions de notre foi, les retards de notre espérance, les tiédeurs de notre charité, lassés de bien faire et lassés de pécher, nous surprenons parfois notre cœur s'élançant vers vous avec des désirs qui remuent tout notre être, quelles ardeurs transportent les saints qui, n'ayant aimé que vous, ont tant souffert de ne pas toujours vous voir face à face, de ne pas toujours vous étreindre dans la joie et la sécurité de la possession définitive !

Saint Martin va mourir : il a vu sur sa tête se déchirer la nue, et aperçu le ciel. Qui l'arrachera à la contemplation commencée ? Qui retiendra son âme pressée de partir ? Qui arrêtera sur ses lèvres le souffle qui emportera sa vie dans le sein de la gloire ? Sa bonté et le souci des siens qui se lamentent et se désespèrent. Affamé de bonheur, il voudrait mourir pour embrasser Dieu ; consumé de charité, il consent à vivre pour consoler ses frères.

La bonté de Dieu est universelle et particulière : universelle, parce qu'elle s'étend à toutes les misères et à tous les misérables ; particulières, car elle donne à chaque être ce qu'il réclame et ce qu'il attend.

De même la bonté de Martin s'étend à tous les êtres qu'il rencontre ; toute misère l'intéresse et le fait tressaillir. Père des pauvres, il répand en aumônes les riches présents des patriciens ; avocat des opprimés, il gagne contre les agents du fisc le procès du peuple et du paysan ; libérateur des captifs, il exige d'Avicien leur affranchissement ; défenseur des fidèles du concile de Nicée, il arrête les persécutions de Valentinien ; protecteur des vaincus, il arrache à Maxime la grâce des partisans de Gratien ; ennemi des hérésies et destructeur des idoles, il sauve la personne et la vie des hérétiques et des idolâtres.

Mais l'âme humaine surtout est le temple de la misère ; là sont les ténèbres qui torturent, là les angoisses et les découragements qui désespèrent, là les blessures et les infirmités qui tuent pour l'éternité ; aussi le grand souci de saint Martin, c'est l'âme humaine. Il est à sa recherche dans les cités, dans les voies romaines, dans les champs ou les forêts. Usée ou barbare, naïve ou sceptique, jeune ou vieillie, malheureuse ou enivrée, elle est aimée par lui. Elle le sent se penchant sur elle, sondant ses maux et employant à les guérir une puissance et un art divins.

Et chacun reçoit de lui un bienfait en rapport avec sa détresse. Ce que désire l'esclave, ce n'est pas de manger le même pain que son maître, c'est de manger à la même table ; ce qui l'humilie, c'est de servir ; ce qui l'exalte, c'est d'être servi. Martin fait asseoir à côté de lui son esclave, se jette à ses pieds, dénoue les cordons de ses souliers et en nettoie les souillures.

Ce que réclame le cœur délicat et fatigué de Sulpice Sévère, c'est une amitié en même temps brûlante et idéale. Martin verse dans l'âme du Gallo-Romain, avec le secret de sa pensée, les trésors de son ardente tendresse. Sulpice Sévère s'épanouit, se dilate dans la certitude de cette sympathie, et le souvenir qu'il en gardera le soutiendra toujours et lui donnera la force de vivre jusqu'au bout et de se sanctifier.

Ce qui exaspère le lépreux, ce n'est pas de souffrir, c'est d'être banni de la société des hommes. Martin s'approche de lui, et le lépreux tressaille, non point d'avoir été guéri, mais d'avoir senti une main dans sa main, une poitrine contre sa poitrine dévorée, et sur ses lèvres hideuses le baiser d'un saint.

Martin est si bon, qu'il peut dire de lui-même à l'esprit du mal : "Que viens-tu chercher ici ? tu ne trouveras en moi rien qui t'appartienne". Tout, en effet, en lui, appartient au bien. Une vertu bienfaisante s'échappe non seulement de son cœur, mais de chaque élément de son être, de chaque grain de sa poussière ; dans son âme et dans sa chair, des pieds à la tête il est pétri de bonté.

Aussi quel enthousiasme autour de son nom ! quelle sympathie pour sa personne ! Ses compagnons d'armes lui rendent un culte, les fidèles d'Amiens le vénèrent et l'admirent. Les grands, les sages et les saints se disputent l'honneur d'être aimés par lui. Maximin de Trèves, Ambroise de Milan, Hilaire de Poitiers, veulent le garder auprès d'eux. Sulpice Sévère, Paulin de Nole, s'attachent à lui et ne peuvent plus s'en séparer ; Valentinien et Maxime l'invitent à leur table, et l'on voit une impératrice mettre son bonheur à servir l'évêque de Tours.

Sympathie si vive, que quand on l'a vu on ne peut plus le quitter, quand on a vécu avec lui on ne peut plus ne pas en parler, quand il est mort on ne peut plus vivre sans lui.

Ecoutez les gémissements qui éclatent des poitrines de ses amis : *Me miserum, me infelicem !* Oh ! que je suis malheureux ! oh ! que je souffre d'avoir survécu à Martin ! Ma vie désormais ne sera qu'une plainte ; j'en ai fini avec le bonheur ; pas un de mes jours, pas une de mes heures qui puisse désormais être sans larmes. Comment parler de lui et ne pas pleurer ? comment ouvrir la bouche et ne pas parler de lui (1) ?

C'est une sympathie universelle, car le peuple surtout l'aime comme son bienfaiteur et son sauveur. Quand il s'approche, les foules l'attendent ; quand il arrive, les foules l'acclament ; quand il part, les foules le suivent.

(1) Sulpice Sévère.

Paysans et soldats, Gaulois et Romains, païens et chrétiens, fidèles et hérétiques, c'est chez tous le même empressement. Là où il ne fait que passer, son souvenir demeure ; là où il habite, son culte s'établit. Le Christ bientôt aura des autels sur tous les points de la Gaule, et, partout où le Christ aura un nom, Martin sera honoré.

Et quo Christus habet nomen, Martinus honorem (1).

(1) Fortunat.

R. P. JANVIER, O. P.

— o —

LE Bx Albert le Grand et la T. S. Vierge



LE 15 novembre, l'ordre de saint Dominique, célèbre la fête du bienheureux Albert-le-Grand. Notre but dans cet article, n'est pas de donner une étude complète, sur cet homme qui a été une des plus grandes gloires du moyen-âge, et sur lequel un de ses contemporains a pu porter ce jugement : "Albert-le-Grand fut un homme d'une effrayante érudition. Il n'ignora presque rien des choses divines, et sut peut-être jusqu'au dernier mot des sciences humaines. Doué d'une mémoire et d'un esprit dont les forces allaient jusqu'au prodige, il s'éleva à une immense hauteur au-dessus de son siècle. La multitude et la grandeur de ses connaissances le firent honorer vivant encore, du surnom de Grand, qui ne fut donné à nul autre savant avant sa mort". Nous voudrions simplement, pour l'édification de nos lecteurs montrer quelle fut la dévotion de cet incomparable génie, pour la Vierge Marie.

La dévotion d'Albert-le-Grand, pour la Mère de Dieu, date de son enfance. Une gracieuse légende rapporte comment Albert-le-Grand étant étudiant à Padoue avait beaucoup de peine à pénétrer dans le sanctuaire de la science. Tous ses efforts étaient vains. Ce qu'il avait appris la veille s'évanouissait le lendemain. Ce qu'il croyait comprendre devenait bientôt d'impénétrables ténèbres. Il voulut alors dire adieu à l'étude et s'en retour-

ner au foyer paternel. Mais voilà que soudain sa chambre brille d'un éclat extraordinaire, et trois jeunes vierges d'une ravissante beauté se présentent à lui. L'une d'elles voulut connaître le motif de son découragement ; il répondit que c'était la pesanteur de son intelligence. La vierge alors le consola, et lui dit de demander à sa Maîtresse ce qu'il désirait. Au comble du bonheur, Albert s'approche de la Reine du Ciel, se jette à ses genoux, et la conjure de lui accorder une vaste connaissance de la sagesse humaine. La sainte Vierge lui dit alors : "Qu'il te soit fait selon que tu le demandes ; tes progrès vont devenir si extraordinaires, que tu n'auras pas ton égal en philosophie".



LE BIENHEUREUX ALBERT LE GRAND

Fort de la toute puissante protection de Marie, Albert avançait rapidement dans toutes les branches du savoir humain. Sa vie d'étudiant touchait à son terme. Il fallait choisir un état de vie.

Pour le guider au milieu des difficultés d'une telle entreprise, c'est à sa Mère du Ciel qu'il s'adresse. Aussi

avec quelle ferveur devait-il la prier, dans ses heures angoissantes ou l'âme attend cette lumière qui doit lui indiquer pour toute une vie, la route à suivre !

Un jour, il se rendait dans l'église des Dominicains pour y saluer la Mère de Dieu. A peine s'était-il agenouillé aux pieds de la statue de la Vierge, qu'il lui sembla entendre ces paroles. "Albert, mon fils ! quitte le siècle et entre dans l'ordre des Prêcheurs, dont j'ai obtenu la fondation de mon divin Fils pour le salut du monde. Tu t'y appliqueras courageusement aux sciences selon les prescriptions de la règle, et Dieu te remplira d'une telle sagesse, que l'Église tout entière sera illuminée par les livres de ton érudition".

La Vierge Marie avait parlé, elle avait demandé à son fidèle serviteur d'entrer dans son ordre, en fils docile Albert se soumit, et heureux, il sollicita et obtint son admission dans l'ordre de saint Dominique. C'était en 1223. Ce fut le bienheureux Jourdain de Saxe, ce grand ravisseur de la jeunesse, qui le revêtit de la blanche livrée des Prêcheurs.

Généreusement, il avait renoncé à son riche patrimoine et aux brillantes espérances que lui offrait le monde. Aussi plus rien désormais ne l'arrêterait dans l'acquisition de la science et de la vertu. La règle dominicaine faite d'austérité, de travail, de prière et de silence devait être pour lui, un nouvel excitant.

Après avoir rapidement franchi tous les degrés universitaires, il était devenu professeur. Il était alors dans toute la maturité de sa vie et de son talent. Il se trouvait au grand couvent de Saint-Jacques de Paris. Un soir, suivant son habitude, Maître Albert méditait la vie des saints. Sous ses regards émerveillés, défilait la longue théorie de ceux qui, depuis l'origine du christianisme, avaient ravi le ciel. Il apercevait parmi eux, une multitude innombrables de femmes ignorantes, d'hommes sans éducation, d'enfants morts avant d'avoir rien pu connaître. Puis il repassait dans sa mémoire les noms des hérétiques fameux, qui s'étaient, en recherchant la vérité, égarés jusqu'aux plus profondes ténèbres de l'erreur. Alors son âme dévorée de ce désir du ciel qu'il puisait dans la sainteté de sa vie, était torturée dans une affreuse

perplexité. Comment, en effet, concilier la poursuite de la béatitude céleste et celle de la science humaine. Dans la tentation il eut recours à Marie. Et tandis qu'il l'invoquait avec ferveur, la Vierge bénie lui apparut et le fortifia contre ses terreurs. Elle l'assura du secours de son Fils, lui promit que sa science éclairerait le monde, et que loin de terminer sa vie dans une révolte orgueilleuse, il passerait au contraire ses derniers jours dans la foi naïve et l'innocence d'un enfant.

La légende populaire rapporte un autre fait de la vie du bienheureux Albert, où apparaît manifeste l'intervention de la Mère de Dieu. Il s'agit de la construction de l'admirable cathédrale de Cologne. "Un jour, raconte le naïf chroniqueur, Albert était assis dans sa cellule, méditant profondément sur le projet de construction ; il demandait avec ferveur d'être éclairé dans l'accomplissement de l'œuvre qu'il voulait entreprendre pour la gloire de Dieu. Soudain un éclair brille à ses yeux : effrayé, il lève la tête et se voit environné d'une douce clarté qui faisait resplendir tous les objets environnants. Voilà que quatre personnages pénètrent dans la cellule ; sur leurs têtes brillaient des couronnes d'or, rayonnantes comme la pierre précieuse exposée à la lumière. Le premier, vieillard d'un aspect imposant, portait une riche barbe dont les ondes éblouissantes couvraient sa poitrine : il avait dans sa main droite un compas. Le second, d'un visage plus jeune, portait l'équerre. Le troisième, homme robuste, au menton ombragé par une barbe noire et épaisse, tenait le mètre ; et le quatrième, jeune homme à la fleur de l'âge, aux boucles abondantes et blondes, avait le niveau. Ils annoncèrent qu'ils avaient été maîtres dans l'architecture sacrée. Ils s'avançaient d'un pas grave et solennel ; venait ensuite la Vierge sainte, mère de Dieu, tenant dans sa main droite un lis dont la blanche corolle resplendissait du plus vif éclat. Les quatre maîtres se mirent alors, avec le plus grand empressement, à tracer, d'après les indications de la Vierge, le plan d'un temple majestueux. Le plan extérieur se dessinait peu à peu au moyen de lignes étincelantes, et formait un monument grandiose tel qu'Albert n'en aurait jamais imaginé. Mais cette belle vision ne fut pas de longue durée. L'édifice

tout entier, environné d'un éclat semblable au scintillement des étoiles, prit soudain un ensemble ravissant; puis tout s'évanouit à ses regards stupéfaits. Cependant Albert conserva dans sa mémoire le dessin merveilleux qu'avaient tracé les quatre maîtres, d'après les indications de la Mère de Dieu, et il put livrer au prince-évêque un plan capable de satisfaire ses désirs les plus ambitieux".

Quoiqu'il en soit de la vérité de cette légende, elle nous prouve au moins que du temps même du célèbre dominicain, sa dévotion à la Vierge Marie était connue de tous.

C'est dans son culte pour la Reine du Ciel, qu'il a puisé, d'après son propre aveu, l'énergie et les forces nécessaires pour mener à bien ses immenses travaux. Une prière trouvée dans ses écrits, nous montre combien grande était sa confiance dans Celle que l'Eglise appelle le secours des Chrétiens. "Accordez-moi, lui disait-il, une intelligence lumineuse, des conceptions justes, un esprit fort, une science sûre, une foi solide, une parole ardente, capable de procurer la grâce à mes auditeurs; c'est-à-dire une parole qui serve à l'affermissement de la foi, à l'édification de la sainte Eglise et à l'amour du nom sacré de votre Fils N.-S.-Jésus-Christ, une parole qui ne cesse de publier ses louanges et d'annoncer vos miséricordes. Qu'elle redise, cette parole, ô Marie, que vous ne cesserez point d'accabler des dons de votre miséricorde un précheur aussi indigne que moi, et de manifester par sa bouche les prodiges de votre toute-puissance!"

Comment se manifestait extérieurement cette dévotion d'Albert le Grand, pour la Vierge Marie?

"Albert était si dévot envers la Mère de Dieu, dit le vieil historien Rodolphe, qu'il ne pouvait taire ses louanges, et que, bien plus, il ajoutait à tous ses livres quelque chose sur sa Dame bien-aimée, ou terminait ses études par un chant à sa gloire. Il composa en l'honneur de la glorieuse Vierge plusieurs séquences, qui se distinguent autant par leur sens profond que par leur harmonie et leur esprit intérieur. C'est dans le jardin du monastère qu'il aimait à les chanter avec beaucoup de suavité, de dé-

votion et d'enthousiasme. Souvent des soupirs et des larmes interrompaient son chant et donnaient ainsi à reconnaître la violence de son amour et la candeur de sa piété".

Certaines délicatesses à l'égard de personnes aimées, la manière de prononcer leur nom, prouvent souvent l'intensité de l'affection que nous avons pour elle, au fond du cœur. Lorsqu'on parcourt les ouvrages où le bienheureux Albert parle de Marie, une certaine particularité frappe le lecteur attentif, et elle prouve grandement la tendresse de son amour pour la Vierge Immaculée. Jamais le nom de Marie ne se trouve seul sous sa plume, mais toujours il est accompagné d'une de ces dénominations qui redisent si bien les gloires de notre Mère : Il l'appelle la plus pure des Vierges, la Vierge bénie, la Mère incomparable du Créateur.

La dévotion d'Albert-le-Grand, comme toute dévotion véritablement pétrie d'amour, ne pouvait pas rester à l'intérieur, il fallait qu'elle éclate au dehors et entraîne tout après elle. Quand on aime sincèrement un homme, on n'a pas de plus grand désir que de le voir partout aimé et honoré. Albert-le-Grand aimait sa douce et bien aimée Vierge Marie, aussi il se sentait poussé à lui trouver d'autres enfants fidèles et dévoués. Jamais, nous disent les chroniques, prédicateur ne parla avec plus de conviction qu'Albert, quand il proclamait devant le peuple les gloires de la Reine du Ciel. "Louons-la donc, souvent et sagement, s'écrie-t-il, dans un de ses sermons. Souvent afin qu'elle ne s'éloigne ni de notre cœur ni de notre bouche, comme le conseille Isaïe : "Chante bien, ô homme ! Que tes chants retentissent fréquemment, pour qu'on se souvienne de toi". Sagement, afin que nos louanges soient sincères, de peur qu'elle ne nous dise un jour : Ce peuple m'honore du bout des lèvres, mais son cœur est loin de moi ; il me loue sans raison, Sagement, de manière que celui qui loue ressemble à celle qui est louée, et que la louange soit la fidèle expression du cœur. Comment, en effet, le voluptueux pourrait-il louer la Vierge ? l'orgueilleux, celle qui a été humble ? le maudit, celle qui fut comblée de bénédictions célestes ?"

Albert-le-Grand a laissé à la postérité d'impérissables monuments de son amour pour la Reine des Vierges.

C'est d'abord son grand ouvrage *De laudibus beatæ Mariæ*. Puis son travail intitulé *Mariale*, ou la salutation angélique. Œuvre immense, qui suffit à elle seule pour nous convaincre de son amour pour Marie, de l'intelligence qu'il eut du rôle rempli par la Vierge dans l'œuvre de la Rédemption, de ses grandeurs et de ses gloires.

Dans sa préface, il s'exprime ainsi : "Nous entreprenons cet ouvrage à la louange et à la gloire de la plus glorieuse de toutes les créatures, à l'honneur de l'incomparable Vierge Mère de Dieu, plein de foi en son secours spécial et en sa miséricorde, qui est l'ancre la plus assurée de notre espérance. C'est d'elle que nous attendons l'heureux accomplissement et la récompense de notre tâche. C'est elle qui dirige notre volonté, qui nous détermine à écrire et qui connaît nos intentions".

Quelques lignes plus loin, ce fidèle serviteur de Marie indique le but qu'il se propose en écrivant ces pages : "Nous serions bien aise, dit-il, n'ayant rien de plus digne à offrir à notre bien-aimée Souveraine dans notre misère et notre ignorance, que des hommes plus sages prissent de là occasion de parler d'elle et de publier ses louanges".

Pour nous conformer aux pieux désirs d'Albert-le-Grand, nous espérons bien un jour—s'il plait à Dieu—essayer de faire goûter à nos lecteurs tout le charme de ce livre qu'on a pu appeler l'ouvrage le plus universel sur les gloires de la Mère de Dieu, et qui a valu à son auteur le titre glorieux de *secrétaire de Marie*. Cet ouvrage, bien que toutes les questions dogmatiques qu'on a coutume de soulever dans l'école au sujet de la Vierge Marie s'y trouvent résolues dans d'amples et lumineux développements, est cependant moins un traité dogmatique qu'un poème où l'ardent amour du vieux maître chante la Vierge bien-aimée de son cœur. On attribue encore à Albert le Grand, une *Bible Mariale*, dans laquelle il a rassemblé et brièvement expliqué les passages de l'Ancien et du Nouveau Testament qui peuvent avoir rapport à Marie. De quelque côté que se tourne le regard contemplatif d'Albert, dit un historien, quelle que soit la page sacrée que touche sa main, il voit partout Marie et toujours avec des charmes nouveaux et d'admirables beautés, jusqu'alors insoupçonnées.

Un jour, où Albert était sous la passion violente d'une formidable tentation, la Vierge, on s'en souvient, lui était apparue. Elle lui avait promis que jamais sa foi ne connaîtrait de défaillance, et que vers la fin de sa vie, par son innocence, il redeviendrait comme un enfant, après quoi il s'en irait à Dieu. La Vierge Marie lui avait donné un signe pour lui indiquer quand aurait sonné l'heure du départ tant désiré. "Quand dans une leçon publique, lui avait-elle dit, tu perdras la mémoire, ce sera le signe de la prochaine visite de ton juge".

"L'an 1277, Albert apprit que la doctrine de son ami Thomas d'Aquin, mort depuis quelque temps, était à Paris l'objet de violentes attaques. Il partit aussitôt âgé de quatre-vingt-quatre ans, traversa l'Allemagne et la France, et réunissant ses frères du couvent de Saint-Jacques, leur annonça qu'il était venu défendre contre qui que ce fut la doctrine de son disciple. Cet acte sublime consumma sa vie active. Il était temps que ce vieil athlète prît un peu de repos. Un jour au milieu d'une leçon publique la mémoire lui fit défaut. Il comprit le signe, et, protestant de l'intégrité de sa foi et de sa soumission à l'Eglise, il descendit de chaire au milieu des larmes de ses disciples. Dès lors, il renonça à la science, tout son génie sembla l'abandonner, et il ne conserva que les simples connaissances et la foi naïve d'un enfant. Le bienheureux vit dans cet événement une miséricorde de son Dieu, et s'en servit pour se préparer à rendre compte de sa vie. Retiré du commerce des hommes, il s'adonna uniquement aux exercices de la plus vive dévotion. Un jour le puissant Siegfried, archevêque de Cologne, vint, selon sa coutume, suivi d'un nombreux cortège, visiter maître Albert. Sa cellule était fermée. "Grand Albert lui dit-il, ouvrez à votre ami". La porte demeura close, et du fond de sa cellule, le vénérable vieillard répondit : "Le grand Albert n'habite plus ce lieu". L'évêque fondit en larmes et s'écria. "C'est vrai, il a quitté la terre, sa conversation est au Ciel". Quand vint le jour de sa dissolution, il le trouva libre de toute affection de la terre et n'attendant que l'appel de Dieu. Ce fut le 15 novembre de l'année 1280. Réunissant tous ses frères, il s'assit au milieu d'eux, et leur fit de touchants adieux. Puis, tandis que tous sanglotaient, il répéta plusieurs fois ces paroles : "Ce que nous avons appris ici-bas nous l'avons vu au ciel," et il rendit son âme à Dieu. A. V.

CHRONIQUE

PIE X ET L'ORDRE DE S. DOMINIQUE

Peu de jours après le couronnement de S. S. Pie X, le Rme Père André Frühwirth, Maître Général des Frères Prêcheurs, se présentait au Vatican, accompagné du Rme Père Procureur Général, afin d'offrir au Vicaire de Jésus-Christ l'hommage de fidélité de l'Ordre entier.

Le Souverain Pontife répondit à peu près en ces termes : "Je me réjouis grandement de recevoir le Maître Général de l'Ordre des Frères-Prêcheurs et ses dévoués auxiliaires, d'autant plus que, dès leur origine, Frères Prêcheurs et Frères Mineurs ont été les vaillants défenseurs de la foi catholique, les apôtres infatigables de l'Evangile dans tout l'univers. Aussi, dès le principe, les deux Ordres brillèrent-ils par leur filial attachement au Saint-Siège, toujours inébranlablement dévoués au Souverain Pontife ; et c'est ce que j'attends d'eux avec une ferme confiance. Ils sauront conserver avec soin la gloire magnifique qu'ils se sont acquise dans les siècles écoulés, et s'opposeront encore aux hérésies et aux erreurs de notre âge, particulièrement à celles qui, sous le nom d'un faux *libéralisme*, se sont élevées contre l'autorité de l'Eglise et du Pontife romain, et renferment en elles presque toutes les autres.

"Cependant, vos efforts ne doivent pas tendre seulement à combattre les erreurs de tout genre contraires à la vérité du christianisme, mais encore à inculquer aux hommes les vertus chrétiennes et la pureté des mœurs, en employant surtout cette très efficace dévotion du Rosaire de la B. V. Marie que notre Prédécesseur le Pape Léon XIII s'appliquait à recommander avec tant d'amour et de constance".

Puis, le Saint Père, après avoir évoqué le souvenir des Papes du nom de *Pie* qui, sans compter l'illustre saint Pie V, s'étaient montrés d'une bienveillance spéciale envers l'Ordre, a daigné accepter avec empressement le titre de *Protecteur* de la famille dominicaine, et lui a donné la Bénédiction apostolique.—Gloire à Dieu, à la Reine du T. S. Rosaire et à S. Dominique !

SAINT DOMINIQUE ET SAINT FRANÇOIS

Les anciennes traditions de famille ne sont pas rompues, dit la Revue de PP. Franciscains de Montréal. Au cours du dernier chapitre général qui a donné à l'ordre de saint François, pour Ministre Général le Révérendissime Père Denys Schuler, une lettre admirable d'union sympathique et cordiale, arrivait aux Pères Vocaux, leur disant la sollicitude et les prières des enfants de saint Dominique pour l'issue du chapitre. Aussitôt, le Révérendissime Père Schuler répondit au Révérendissime Père André Frühwirth, Maître Général des Frères Prêcheurs, pour le remercier de ses sympathies et continuer les vieilles affections.

UN NOUVEAU CURÉ DE VENISE

Une nouvelle nous arrive du couvent de la Quercia, près Viterbe, où se trouvent un certain nombre de Dominicains de la province de Toulouse.

Le R. P. Pezzella devient curé à Venise. Dans une audience récente donnée au Maître Général des Frères Prêcheurs, le Saint-Père lui demanda un de ses meilleurs religieux pour le placer à la tête de l'église paroissiale de Saint-Jean et Saint-Paul, confiée à l'ordre de Saint-Dominique. Le maître général désigna le R. P. Pezzella, que Pie X accepta volontiers en lui envoyant une première bénédiction apostolique.

L'élévation du bon Père à la charge pastorale réjouira ses nombreux amis du diocèse de Toulouse, et de plusieurs autres contrées où ses enseignements, toujours goûtés, ne restèrent jamais sans fruit.

LE PRÉSIDENT ROOSEVELT ET LE PÈRE POWERS

Le 17 du mois dernier, le Président Roosevelt prononça à Oyster Bay, un éloquent discours, en faveur de la *Holy Name Society*, (société du Saint Nom de Jésus) à l'instigation du Père Powers, de l'ordre de Saint Dominique.

«Je me compte heureux, catholiques, dit le président de la République des Etats-Unis, d'avoir la chance de vous parler aujourd'hui et de vous souhaiter la bienvenue. J'y ai quelque droit d'ailleurs. Du temps du Père Bed-

fort, prédécesseur du Père Powers, ça été ma bonne fortune d'être le premier homme qui ait versé une contribution pour l'érection de votre église, ici".

"Je suis particulièrement heureux de voir une société comme la vôtre progresser dans le pays, car le futur de la nation dépend de la manière dont nous combinerons la religion et la force" . . . Et partant de cette idée, M. Roosevelt, devenu prédicateur laïque, commença une charge contre le blasphème et l'indécence, il montre la valeur du bon exemple, exalte les vertus qui doivent être religieuses avant d'être viriles, et lance à son auditoire des paroles comme celles-ci : "Plus vous serez fidèles au mandat de votre fraternité, plus vous serez prêts pour les travaux et les luttes de ce monde ; et ce qu'à Dieu ne plaise, si la guerre survenait plus vous seriez prêts à vaincre et à mourir pour votre pays".

LES DOMINICAINS A WASHINGTON

Le dimanche 16 août dernier a eu lieu à Washington une cérémonie qui tiendra une large place dans l'histoire de notre ordre aux Etats-Unis ; nous voulons parler de la bénédiction solennelle donnée aux fondations du nouveau couvent d'études que nos pères ont entrepris de construire dans la capitale de la grande République américaine.

La cérémonie qui a été des plus imposantes a été présidée par son Excellence Mgr Falconio, délégué apostolique. Un nombreux clergé régulier et séculier l'entourait. La musique fut digne de la circonstance. Mgr O'Connell, évêque de Portland (Maine,) tertiaire dominicain, donna le sermon. Ce fut une réponse éloquente aux ennemis jurés des Ordres Monastiques. Sa parole émue pénétra profondément dans les cœurs.

Le T. R. P. Kearney, provincial de la province de St Joseph, prit la parole et dit en termes choisis, combien il était heureux de voir dans l'évènement qui venait de s'accomplir, une récompense pour l'Ordre et pour lui, des travaux passés et une fortifiante espérance pour l'avenir.

LES DOMINICAINES DU ROSAIRE PERPÉTUEL A CAMDEN

Le R. P. Saintourens nous écrit de Camden (New-Jersey) où se sont récemment installées les dominicaines du Rosaire Perpétuel : "Enfin nous avons notre chapelle,

elle n'est pas encore complètement terminée, mais elle est en état suffisant pour être livrée au culte. Monseigneur l'Evêque l'a bénite le Dimanche du Rosaire, en présence d'une foule énorme, venue surtout de Philadelphie. Le sermon du matin a été donné par sa Grandeur, celui du soir par un Père Jésuite. La chapelle a 45 pieds de long sur 27 de large. Le chœur mesure treute huit pieds sur vingt quatre. Le couvent n'est pas encore entièrement achevé ; aussi les sœurs très nombreuses sont-elles logées bien à l'étroit. Espérons que la divine Providence nous enverra les ressources suffisantes pour que tout soit habitable au printemps prochain.

NOMINATIONS

Le Très Révérend Père Harpin, religieux de notre couvent d'Ottawa, a été élu prieur de ce couvent. Cette élection a été confirmée par l'autorité supérieure.

Le Très Révérend Père Béliveau, sous-prieur du couvent de Saint-Hyacinthe, a été nommé curé de la Paroisse Notre-Dame du Rosaire, en remplacement du R. P. Rondot.

Le Très Révérend Père Henri Hage, prieur du couvent de Saint-Hyacinthe, accompagné du R. P. Henri Baumstimler, est arrivé à New-York le trois octobre. Le nouveau supérieur a pris possession de sa charge le 5 octobre.

LA FÊTE DU TRÈS SAINT ROSAIRE

De consolantes nouvelles nous parviennent de toutes nos maisons au sujet de la célébration solennelle de la fête du Rosaire.

Voici le compte-rendu de la fête que nous trouvons dans un journal de Saint-Hyacinthe.

Dimanche dernier, belle fête du Rosaire, à l'Eglise Notre-Dame. La solennité des offices, ainsi que les précieuses indulgences de la portioncule dominicaine, avaient attiré une foule considérable de fidèles.

CALENDRIER DOMINICAIN DU MOIS DE NOVEMBRE

INDULGENCES DE NOS CONFRÉRIES.

-
- 1 XX Dim. P. O. T. Fête de tous les Saints, T. D., 3
Ind. p. Ros.
 - 2 Commémoration des fidèles défunts.
 - 3 B. Simon Ball., C. O. N., D.
 - 4 S. Charles Borr., E. C., D.
 - 5 B. Martin de Porrès, C. O. N., D.
 - 6 S. Norbert, E. C., D. (6 juin.)
 - 7 B. Pierre de Ruf., M. O. N., D.
 - 8 XXI Dim. P. O. T.. Patronage de la B. V. M., T. D.,
Ind. Saint Nom.
 - 9 Tous les Saints de Notre Ordre, T. D.
 - 10 S. Barnabé Ap., T. D. (11 juin) anniversaire des Frères
et des Sœurs, O. N., Ind. plén.
 - 11 S. Martin E. C., T. D.
 - 12 Dédicace de la basilique du SS. Sauveur.
 - 13 B. Etienne, C. O. N., D., (12 juin.)
 - 14 B. Jean Lic., C. O. N., D.
 - 15 XXII Dim. P. O. T., B. Albert-le-Grand, E. C. O.
N., T. D., Ind. pl., Sacrem.
 - 16 Bse Lucie de Narni, Vierge O. N., D.
 - 17 S. Grégoire le Thaumaturge, E. C., D.
 - 18 Octave de S. Martin, Solenn.
 - 19 Ste Elisabeth, Vve, D.
 - 20 S. Félix de Valois, C. D.
 - 21 Présentation de la B. V. M., T. D., Ind. plén. Ros.
 - 22 XXIII Dim. P. O. T., Ste Cécile, V. M., D.
 - 23 S. Clément, Pape et Martyr, D.
 - 24 S. Jean de la Croix, D.
 - 25 Ste Catherine, V. M., protectrice de notre Ordre, T. D.
 - 26 S. André Avelin, C. D.
 - 27 Bse Marguerite de Savoie Vve, O. N., D.
 - 28 Dédicace de la Basilique de SS. Apôtres, D. (18.)
 - 29 I Dim. de l'Avent, Office du dimanche.
 - 30 S. André Apôtre, T. D.



ST JEAN DE LA CROIX

EAU

Mélisse des Carmes
BOYER

Seul Successeur des Carmes



SAINTE THERESE

PARIS — 14, Rue de l'Abbaye. — PARIS

Souverain contre le Choléra, les Dysenteries,
les Maux d'Estomac; — d'un prompt secours contre
l'Apoplexie, Évanouissements, Malaises, etc. **GENÈPIEN**
ou **CONTREFAÇONS**

DEPOT GENERAL POUR LE CANADA
ROYER ROUGIER FRÈRES, Montréal

Exiger la Signature de

DÉTAIL DANS TOUTES LES PHARMACIES

TISSUS SPECIAUX

— POUR —

Communautes Religieuses

MERINOS, SAYS,

DRAP DE SÉDAN,

VOILES, TOILES, Etc.

Importation directe des Premières Manufactures Françaises.
Envoi d'Echantillons sur demande.

ROUGIER FRERES,

Compagnie incorporée.

No 9 Place des Vosges,
PARIS.

1597 Rue Notre-Dame
MONTREAL.

S. Bourgeois & Cie,

Annonce à ses pratiques qu'il est **DEJA** prêt à recevoir leurs visites et à satisfaire toutes **COMMANDES** comme par le passé.

Epiceries, Vins et Liqueurs, Ferronneries, etc., etc.
PLACE DU MARCHÉ, ST-HYACINTHE.



A. BLONDIN & CIE, PLOMBIERS SANITAIRES, ST-HYACINTHE, P. Q.

Fournaises à l'Eau Chauda et à la Vapeur.
Gaz, Bains, Water-Closets, etc., etc.

SPÉCIALITÉS :



Eglises, Presbytères et
Communautés Religieuses.

L. P. Morin & Fils

MANUFACTURIERS DE

Portes, Chassis, Jalousies, Moulures, etc., Découpage, Tournage,
Emboutage, Bois de Sciage et de Charpente, Bardeaux,
Lattes, Clapboards, etc. Séchoir à Vapeur
attaché à l'établissement.

RUE ST-ANTOINE - - ST-HYACINTHE.

N. P. VIENS, Leduc & Lebel

Marchand au détail de
Fruits domestiques et importes,

EPICERIE GÉNÉRALE, CONFISE-
RIE, LÉGUMES,

Coin des rues Cascades & Mondor
ST-HYACINTHE.

Maison Canadienne

PLACE DU MARCHÉ,

ST-HYACINTHE.

Les Marchandises Sèches sont notre
spécialité. Nous achetons direc-
tement des manufactures,